



www.comptoirliteraire.com

André Durand présente

Daniel DEFOE

(Grande-Bretagne)

(1660-1731)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Robinson Crusoé*').**

Bonne lecture !

Daniel Foe est né vers 1660 (la date est peu sûre, mais c'était juste après la chute de Cromwell), à Londres, d'une famille protestante d'origine belge qui avait émigré en Angleterre au XVI^e siècle pour fuir les persécutions du duc d'Albe, qui appartenait au milieu des «dissenters», des dissidents, à la religion presbytérienne. Son père était un marchand de savon converti à la boucherie sur le tard.

Ayant d'abord envisagé, par fidélité à son milieu, la carrière de ministre presbytérien, Daniel Foë suivit, entre quatorze et dix-neuf ans, à Stoke Newington, les cours d'un séminaire, si l'on peut appeler ainsi une école où l'enseignement était donné en anglais et où les langues vivantes et les sciences avaient plus d'importance que le latin et même... la théologie !

Mais, bientôt, il ne se sentit plus la vocation pastorale et, à la fin de ses études, entra en apprentissage chez un marchand de Londres qui exportait des lainages et importait du vin et du tabac. Quatre ans plus, en 1683, il s'établit à son compte dans le même commerce, étant le représentant typique de la nouvelle sorte d'hommes qui émergèrent dans ce pays farouche qu'était l'Angleterre, qui s'apprêtait de toutes ses forces à prendre le grand départ de la prospérité, où l'on entrait en commerce comme en religion et où l'on priait Dieu sans vergogne pour qu'il bénisse entrepôts et manufactures au XVIII^e siècle : un homme autonome, industriel, possesseur d'un fort sens de la responsabilité morale. Il voyagea en Europe (Espagne, France, Italie, Allemagne). Puis cet homme d'affaires au teint basané, dandy à ses heures et pilier de taverne, désireux avant tout de faire fortune, s'engagea dans des entreprises fort aléatoires, prit pour maîtresse une marchande d'huîtres, ne tarda guère à connaître de graves ennuis financiers. En dépit de ses propres profits et de la dot de sa femme, il fut bientôt tout à fait ruiné, fut un habitué des tribunaux : huit procès entre 1688 et 1694. En 1692, il dut déposer son bilan. Sa faillite était considérable. Il escroqua sa belle-mère et, menacé de prison, s'enfuit à Bristol, où il prit pension dans une auberge, ne se montrant dans la rue que le dimanche, parce que, le jour du Seigneur, on n'arrêtait pas les banqueroutiers.

Mais il ne se découragea pas pour autant ; il réussit à traiter avec ses créanciers et repartit à zéro. Grâce à des amis influents, il trouva un emploi dans l'administration (percepteur d'une taxe sur les fenêtres), fit anoblir son nom (« foe » [ennemi, en anglais] prête à la plaisanterie) pour jouer au parfait gentleman, et se lança dans la vie publique. Comme il n'était pas complètement libéré de ses dettes, il se décida alors à vivre de sa plume comme journaliste et pamphlétaire : au cours des vingt années qui suivirent, il allait publier un nombre considérable de textes polémiques d'abord pour les « whigs », puis pour les « tories » qu'il trahit en devenant agent secret au service du gouvernement « whig », se faisant ainsi suspecter par les deux partis. Il fit plusieurs fois de la prison pour des motifs politiques et pour des dettes.

Esprit bouillonnant, sorte de touche-à-tout du journalisme, il fit paraître tour à tour :

“Essay upon projects”

(1697)

“Essai sur les projets”

Essai

C'est une série de propositions pratiques pour l'organisation d'une société encore traditionnelle, touchant en particulier à :

- l'éducation, les jeunes filles devant pouvoir étudier les langues, l'Histoire, la musique et la danse ;
- les assurances ;
- le traitement des marins ;
- l'impôt sur le revenu ;
- la limitation du taux d'intérêt ;
- les pensions aux veuves des soldats et les retraites des travailleurs ;
- l'amélioration du sort des faillis ;
- la création d'une académie anglaise destinée à obscurcir la gloire de l'Académie française et à aider la langue anglaise, que Defoe considérait comme la plus noble et la plus riche de toutes les langues vivantes du monde, à remplir son rôle de modération et de raffinement ;

- la création d'une académie militaire où, en dehors de la formation de soldats, il parle du sport, du tir à la cible qu'il voudrait voir devenir un « *passé-temps national* ».

Commentaire

L'œuvre avait été commencée par Defoe peu après sa faillite (1692), mais ne fut publiée qu'en 1697. C'est le plus intéressant de ses premiers écrits. Il est plein d'idées neuves, certaines chimériques, d'autres d'un très grand intérêt, de solutions à des problèmes d'ordre personnel, comme l'amélioration du sort des faillis. Et cela n'est pas sans intérêt si l'on songe à la vie antérieure de l'auteur ! Par sa vivacité, le texte a un caractère et un accent presque modernes : se montrant très en avance sur son temps, Defoe prônait le féminisme, déclarait que les jeunes filles devaient pouvoir étudier et n'être pas exclusivement vouées aux travaux féminins.

"The true-born Englishman"

(1701)

"Le vrai Anglais"

Poème

Defoe prenait la défense de Guillaume III d'Orange dont il favorisa l'accession au trône, dont il fut un agent secret. Il mettait à mal le préjugé hostile au souverain d'origine étrangère, raillait l'orgueil de race et de famille.

"The shortest way with the dissenters"

(1702)

"Le plus court moyen d'en finir avec les dissidents"

Pamphlet

Bien que dissident lui-même, Defoe feignait, sur le mode ironique, d'approuver l'animosité de la haute Église anglicane contre les non-conformistes, d'appeler de ses vœux l'extinction brutale de cette confession.

Commentaire

Cette satire était mal venue sous le règne de la reine Anne.

En conséquence, Daniel Defoe fut emprisonné et mis au pilori, où il fut acclamé par la foule et relâché. Cela lui inspira :

"Hymn to the pillory"

(1703)

"Hymne au pilori"

Poème

Commentaire

Avec cette parodie pindarique, Defoe obtint un surcroît de popularité.

Daniel Defoe fut sauvé par l'homme politique Robert Harley, et devint son agent. De 1704 à 1713, il publia, entreprise incroyablement ambitieuse pour un seul homme, *"The review"*, le premier journal d'information moderne, sorte d'ancêtre de nos hebdomadaires, qui traitait des affaires européennes, où il déploya ses qualités de journaliste et qui devint le *"Mercator"* en 1713. Il écrivit encore des pamphlets :

"Giving alms no charity"
(1704)
"Faire l'aumône n'est pas la charité"

Pamphlet

Defoe donne l'exemple de l'équilibre établi entre chèvres et chiens sur une île où ils avaient été introduits. Puis, à partir de cette écologie primitive, il condamne l'aide aux pauvres car elle multiplie les assistés qu'il vaut mieux éliminer, car elle est perverse. Pour lui, cette doctrine de l'élimination des plus faibles et de la destruction des solidarités sociales se réclame d'une loi naturelle d'équilibre des populations et de survie du plus fort.

Commentaire

Ce darwinisme social précédait la formulation d'une lutte de tous contre tous comme principe de l'évolution et du progrès. Cette nouvelle idéologie libérale du capitalisme naissant déchargeait les dominants de toute morale, de toute responsabilité ou de tout remords, tout en désespérant les dominés de toute tentative de résistance, de toute possibilité de rétroaction au nom d'une évolution inéluctable et d'un progrès absolument désirable.

"The consolidator"
(1705)
"Le consolidateur"

Pamphlet

Un voyage imaginaire dans la lune est le prétexte d'une satire politique.

"A true relation of the apparition of one Mrs. Veal the next day after her death to one Mrs. Bargrave at Canterbury the 8th of September, 1705"
(1706)
"Mrs Veal"

Nouvelle de 6 pages

Le 8 septembre 1705, l'amie d'une jeune femme, Mme Bargrave, de Canterbury, Mme Veal lui apparut, et elle apprit ainsi qu'elle était morte.

Commentaire

Cette oeuvre a été considérée par certains comme un canular, une oeuvre de fiction essayant de se faire passer pour du journalisme, mais on sait maintenant que les personnes dont il est question,

incluant « *Mme Veal* » (en fait, Mademoiselle Veal) existèrent réellement, et que Defoe rapporta les événements d'une façon semblable à celle d'autres relations du même incident. Cependant, il les a embellis.

La nouvelle figura dans l'anthologie "*L'Angleterre fantastique*".

'The new family instructor'

(1715)

'Le nouvel instructeur des familles'

Essai

Commentaire

Il est rempli de conseils pédagogiques et autres.

Ce ne sont là que les plus marquantes des quelque trois cent cinquante œuvres de Defoe, cette immense activité ne l'empêchant d'ailleurs pas de spéculer, gagner, perdre, de travailler comme agent secret des différents gouvernements qui se succédaient et s'opposaient dans l'Angleterre du début du XVIIIe siècle.

Puis, alors qu'il avait près de soixante ans, il se détacha progressivement de la vie publique et se tourna vers la rédaction de romans qu'il ne signa pas de son nom, les présentant comme des documents, prétendant s'effacer derrière des données brutes qui auraient été portées à sa connaissance.

Comme la mode littéraire était plus que jamais aux récits de voyages, Defoe, écrivain de talent certes mais aussi homme âpre au gain, décida qu'il y avait là une mine à exploiter. Il publia :

"The life and strange surprising adventures of Robinson Crusoe of York, mariner who lived eight and twenty years, all alone in an uninhabited island on the coast of America, near the mouth of the great river of Oronoque, having been cast on shore by shipwreck, wherein alla the men perished but himself. With an account how he was at last strangely delivered by pirates. Écrit par lui-même."

(1719)

"La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé de York, marin, qui vécut vingt-huit ans sur une île déserte de la côte de l'Amérique, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, suite à un naufrage où tous périrent à l'exception de lui-même, et comment il fut délivré d'une manière tout aussi étrange par des pirates. Écrites par lui-même."

Roman

En 1652, Robinson Crusoé, qui était un garçon dévoré du désir d'aventures, malgré les sages conseils paternels, s'enfuit de chez lui, s'embarqua à Hull, fit naufrage à Yarmouth, s'embarqua de nouveau. Le navire fut arraisonné par des pirates barbaresque de Salé, et il devint l'esclave d'un Maure. Après deux ans, il s'évada en barque avec un petit esclave mauresque nommé Xury. Mais il ne dut son salut qu'à un navire portugais qui passait au large de la côte ouest de l'Afrique. Il vendit Xury au capitaine, qui l'emmena au Brésil.

Il s'y établit comme planteur, puis jugea plus profitable de se livrer à la traite des nègres. Mais le vaisseau où il comptait ramener sa cargaison de bois d'ébène fit naufrage près de l'embouchure de l'Orénoque. Seul survivant, il échoua sur une île déserte. Ayant pu récupérer des armes et des outils dans l'épave, il réussit ainsi à survivre. Il se construisit une cabane et, avec une ingéniosité inouïe,

organisa son existence solitaire. Tour à tour chasseur de chèvres, éleveur, cultivateur, menuisier, maçon, terrassier, jardinier, vannier, il arriva en outre « à une perfection inespérée en poterie de terre », se confectionna des hauts-de-chausses « faits de la peau d'un vieux bouc » et parvint à se façonner une pipe qui tirait à merveille. Il fit si bien qu'au bout d'un an il avait pourvu aux nécessités essentielles de la vie, non sans subir, il est vrai, des tremblements de terre, la fièvre, la solitude. Lisant la Bible et reconstituant les mécanismes de la civilisation, rien ne lui manquait, si ce n'est la compagnie d'êtres humains.

Ayant construit une pirogue dans l'espoir de gagner quelque terre voisine, il échappa de peu à un nouveau naufrage. De retour à son « heureux désert », il s'aperçut que l'île recevait périodiquement la visite de sauvages, qui venaient y tuer et manger leurs prisonniers. Jugeant leur comportement abominable, il songea à les exterminer, mais considéra qu'il n'en avait pas le droit, puisqu'ils ne l'avaient pas agressé et ne savaient pas que leurs actes étaient criminels. Alors qu'il désirait se procurer un ou deux serviteurs en libérant des prisonniers, il en vit un parvenir à s'évader et se réfugier auprès de lui. Il le nomma Vendredi, du jour de la semaine où il était apparu. Devenu éducateur, il lui apprit à détester la chair humaine, à porter un pantalon et à adorer le vrai Dieu. « Nous avons la parole de Dieu à lire, et son esprit pour nous diriger, tout comme si nous eussions été en Angleterre. » Mais il fit de lui son esclave.

Les cannibales apparurent de nouveau, en compagnie de deux autres prisonniers dont le premier était espagnol et le second le propre père de Vendredi. Robinson envoya ces deux hommes sur un canot, à la recherche de colons blancs, isolés quelque part dans les Caraïbes.

Accosta enfin un navire anglais, dont l'équipage révolté cherchait à se débarrasser de ses officiers. Robinson aida ces derniers à mater les mutins qui, pour leur punition, allaient devoir désormais coloniser l'île. Après vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours passés loin du monde civilisé, Robinson Crusoe, accompagné du fidèle Vendredi, cingla vers l'Europe. Devenu riche à millions (car ses amis, pendant ce temps, avaient fait prospérer ses plantations du Brésil), il rentra en Angleterre, se maria et eut trois enfants. Il voyagea encore en Espagne et en France, où il fut attaqué par des loups dans les Pyrénées. De retour en Angleterre, il vendit sa plantation pour ne pas avoir à se convertir au catholicisme.

Analyse de l'épisode de l'île (qui couvre 260 pages sur 640)

Genèse

Daniel Defoe, cherchant tout d'abord à se renseigner sur le genre littéraire si lucratif qu'était alors le récit de voyage en remarqua un parmi ceux, innombrables, qui circulaient. C'était la « *Croisière autour du monde de 1708 à 1711* », de Woodes Rogers, dont une seconde édition parut en 1718. Cette histoire contenait un « *Récit de la manière dont Alexandre Selkirk vécut quatre ans et quatre mois dans une île* ».

En effet, en 1705, le corsaire écossais Alexandre Selkirk, qui était volontiers récalcitrant, à la suite d'une dispute avec son capitaine, demanda d'être débarqué sur l'île déserte Mas a Tierra, dans l'archipel Juan Fernandez, au large du Chili. Il y vécut quatre ans et quatre mois, avant d'être, en 1709, secouru par le capitaine Rogers alors que, ayant perdu l'usage de la parole, il était presque revenu à l'état sauvage, « mi-homme, mi-animal ». Le regret et la solitude l'avaient en effet plongé dans une profonde dépression. Il n'était parvenu à faire du feu qu'après plusieurs mois et à manger enfin correctement les chèvres, les langoustes, les tortues, les poissons ou les navets qu'il trouvait. Il n'avait construit que deux huttes. L'espoir de voir rapidement un navire le recueillir s'était transformé en une insupportable attente. Dans la relation du capitaine Rogers, l'intérêt des lecteurs s'était concentré sur les pages racontant l'aventure du solitaire qui avait suscité en Angleterre une vive émotion. À son retour, il reçut de nombreuses visites et sans doute celle de Defoe.

Entre-temps, un autre officier, Cooke, écrivit aussi sa relation de voyage. Des récits de Rogers et de Cooke fut tirée une brochure unique : elle fut très vite épuisée. Richard Steele consacra un numéro entier de sa nouvelle revue, "L'Anglais", à cette aventure.

On a remarqué aussi que la parution de la première partie du "Robinson" de Daniel Defoe suivit de peu la traduction par Ockley du livre d'Ibn Tufayl (1110-1185), "Le fils de la gazelle ou le philosophe autodidacte". Dans ce roman, Hayy ben Yakzan naît sans père ni mère dans une île située sous l'équateur, grandit élevé par une gazelle qui vient de perdre son faon, observe le monde autour de lui pour améliorer et exercer progressivement son savoir pratique, se hisse à l'âge de vingt et un ans du stade de la connaissance discursive du monde physique à celui de la science pure des réalités immatérielles. À l'âge de cinquante ans, il est rejoint sur son île par Asal, homme dont la piété égale l'intelligence, qui se met à lui enseigner le langage et à le préparer à revenir à la vie sociale afin de prêcher la vérité parmi les sujets du roi Salaman. L'accord se fait entre eux sur un point capital : la vérité prophétique à laquelle adhère Asal ne diffère en rien de la vérité que Hayy a découverte selon l'ordre naturel par la lumière de la raison, car le spectacle de l'harmonie de l'univers l'a naturellement conduit à l'affirmation d'un Dieu unique. Mais cette vérité qu'ils souhaitent répandre se heurte à l'hostilité et à l'incompréhension de gens confinés dans une forme de connaissance vulgaire et bornée. Les deux hommes retournent alors sur leur île pour retrouver dans la méditation transcendante la félicité suprême.

Defoe, qui approchait alors de la soixantaine, qui, au cours de sa vie qui fut agitée et tourmentée, avait beaucoup écrit, surtout des pamphlets politiques, ayant pour lors des filles à marier, avait besoin d'argent. Aussi, sachant saisir la balle au bond, songea-t-il à profiter de l'engouement provoqué par l'aventure de Selkirk pour en imaginer une autre, avec un autre personnage qui écrirait des Mémoires fictifs. Il se mit au travail. Pour éviter l'accusation de plagiat, il fit vivre son héros cinquante ans avant Selkirk, lui donna le nom d'un ancien camarade d'école, Timothy Crusoe, lui ajouta le prénom Robinson, qui était courant à York, qu'il lui attribua comme patrie, et lui assigna une île à l'embouchure de l'Orénoque (donc dans l'Atlantique et non dans le Pacifique). Il soumit le projet à un jeune éditeur, Taylor, qui l'acheta sur la foi du titre fort prometteur, lui donna la commande d'un volume de trois cent cinquante pages à composer sur ce canevas, reçut quelques semaines plus tard un manuscrit qu'il publia le 25 avril 1719, le nom de l'auteur ne figurant pas sur le volume pour que le lecteur croie à des Mémoires authentiques.

Intérêt de l'action

Comme à part quelques brèves escapades sur le continent, dans sa jeunesse, Defoe n'avait guère quitté l'Angleterre, il est donc le fondateur de cette solide race d'écrivains (dont sera Jules Verne) qui racontent de merveilleux voyages sans jamais quitter le coin de leur feu !

L'imagination qu'il déploya pour rendre compte des activités et de l'état d'esprit de son personnage dépassait de loin la description qu'avait faite Rogers du marin Selkirk.

Cependant, Robinson Crusoe n'est pas le prototype du solitaire vivant dans une île déserte. En fait, l'idée est vieille comme le monde. Sans remonter jusqu'à Philoctète ou Sinbad, on peut citer le "Simplicissimus" de Grimmelshausen (1669) qui se termine par le naufrage du héros sur une île perdue. En 1708, Hendrick Smeeks écrivit en hollandais la "Description du puissant royaume de Krinke Kesmès" qui raconte l'aventure d'un jeune homme abandonné dans une île. La France connut aussi une série de fictions semblables, dont "Les aventures de *** ou les effets surprenants de la sympathie", roman de jeunesse de Marivaux (1713) où Émander est naufragé dans une île qu'il civilise. Ces livres, qui mettaient au premier plan des préoccupations religieuses ou philosophiques, n'ont sans doute exercé aucune influence sur Defoe : il n'en reste pas moins que le sujet n'était pas entièrement neuf et qu'il faut chercher ailleurs les raisons du succès que remporta aussitôt "Robinson Crusoe".

Il tint plutôt à une nouvelle façon de concevoir le roman, qui fait que l'oeuvre peut passer pour le premier roman moderne que Defoe inventa sans s'en rendre compte. Au XVIIIe siècle, le roman était encore un récit qui, loin de vouloir reproduire la réalité quotidienne, s'en écartait délibérément. Defoe prit le contrepied de cette position : si les aventures qu'il narre sont imaginaires, extraordinaires, leur

crédibilité est attestée par des faits connus de ses contemporains. Bien plus, il mit l'accent non sur ce que le destin de son héros avait d'exceptionnel, mais, au contraire, sur ce qu'il pouvait avoir de commun avec les expériences les plus banales de chacun. L'intérêt de cette aventure ne tient pas à la situation dramatique qui la commande, mais est centré sur les conditions journalières de la « résistance » et de la vie de Robinson, de sa conquête, au jour le jour, de l'île, de sa patience quotidienne, de sa besogne inlassablement poursuivie pour se créer des conditions de vie acceptables et repousser le découragement : comment il réussit à se nourrir, à se vêtir, à se loger ! Pas d'épopée ni d'angoisse métaphysique, mais le récit de ce qu'il y a apparemment de plus banal au monde : la puissance inépuisable du travail. De là, la grandeur du livre qui tient dans le caractère vraisemblable, humain, réel de l'aventure qui y est contée.

Ce récit d'aventures, écrit à la hâte avec le seul souci de gagner de l'argent, où Defoe traduit les aspirations du public d'alors, si avide de découvertes mystérieuses et d'aventures au-delà des mers, est une réussite incomparable.

Intérêt littéraire

En un temps où sévissaient la littérature galante et les fleurs de la rhétorique, Defoe, par contraste, plut par une langue simple, directe, rude, concrète, un style plein, vif et dru, une implacable objectivité. Il avait gardé la manière du journaliste qu'il avait été, du bon reporter qui sait rapporter avec minutie chaque détail de la vie quotidienne, si humble soit-elle.

Si Robinson affirme « *J'étais seigneur de tout le manoir : je pouvais, s'il me plaisait, m'appeler roi ou empereur de toute cette contrée rangée sous ma puissance ; je n'avais point de rivaux, je n'avais point de compétiteur, personne qui disputât avec moi le commandement et la souveraineté.* » (page 161)

On trouve cependant des notes d'humour comme par exemple quand Robinson se voit non sans humour comme « *Ma Majesté le Prince et Seigneur de toute l'île : j'avais droit de vie et de mort sur tous mes sujets ; je pouvais les pendre, les vider, leur donner et leur reprendre leur liberté. Point de rebelles parmi mes peuples ! Seul, ainsi qu'un roi, je dînais entouré de mes courtisans !* » (pages 181-182) : ce ne sont que des animaux domestiques !

Intérêt documentaire

Au lieu de chercher l'étrange, comme les vieux auteurs de voyages extraordinaires, Defoe, par tous les moyens, facilita le problème pour son solitaire. Toutes les provisions et tous les meubles du navire naufragé étaient à sa disposition, l'île était de climat tempéré, aucune bête féroce n'y vivait. Il put apprivoiser la nature, ouvrir un chantier de construction, créer une exploitation agricole, en utilisant de façon efficace les ressources rares dont il disposait sur son île déserte, puis en s'interdisant de produire au-delà de ses besoins, pensant que le mal commence avec l'excès de la production : « *J'aurais pu récolter du blé de quoi charger des navires ; mais, n'en ayant que faire, je n'en semais que suivant mon besoin. J'avais à foison des chélonnes ou tortues de mer, mais une de temps en temps c'était tout ce que je pouvais consommer ; j'avais assez de bois de charpente pour construire une flotte de vaisseaux et quand elle aurait été construite j'aurais pu faire d'assez abondantes vendanges pour la charger de passerilles et de vin. Mais ce dont je pouvais faire usage était seul précieux pour moi. J'avais de quoi manger et de quoi subvenir à mes besoins, que m'importait tout le reste ! Si j'avais tué du gibier au-delà de ma consommation, il m'aurait fallu l'abandonner au chien ou aux vers. Si j'avais semé plus de blé qu'il ne convenait pour mon usage, il se serait gâté. Les arbres que j'avais abattus restaient à pourrir sur la terre ; je ne pouvais les employer qu'au chauffage, et je n'avais besoin de feu que pour préparer mes aliments. En un mot la nature et l'expérience m'apprirent, après réflexion, que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus. Le ladre le plus rapace de ce monde aurait été guéri de son vice de convoitise, s'il se fût trouvé à ma place ; car je possédais infiniment plus qu'il ne m'était loisible*

de dépenser. Je n'avais rien à désirer si ce n'est quelques babioles qui me manquaient et qui pourtant m'auraient été d'une grande utilité. » (page 161)

Cet effort, à la fois humble et prodigieux, pour les gens du XVIII^e siècle, les marins et les colons, il représentait l'épreuve la plus terrible et le moyen de la surmonter. La vie de Robinson est rapportée au jour le jour, décrite avec un extrême réalisme, aucun détail n'échappant à l'écrivain dans une accumulation de faits précis : Robinson récupère des vivres, des armes et des outils, bâtit sa maison, sème, chasse, pêche, etc.. Cette précision se remarque en particulier dans le portrait que Robinson fait de lui : *« Souvent je m'arrêtais pour me contempler moi-même, et je ne pouvais m'empêcher de sourire à la pensée de traverser le Yorkshire dans un pareil équipage. Par l'esquisse suivante on peut se former une idée de ma figure : J'avais un bonnet grand, haut, informe, et fait de peau de chèvre, avec une basque tombant derrière pour me garantir du soleil et empêcher l'eau de la pluie de me ruisseler dans le cou. Rien n'est plus dangereux en ces climats que de laisser pénétrer la pluie entre sa chair et ses vêtements. J'avais une jaquette courte, également de peau de chèvre, dont les pans descendaient à mi-cuisse, et une paire de hauts-de-chaussures ouverts aux genoux. Ces hauts-de-chaussures étaient faits de la peau d'un vieux bouc dont le poil pendait si bas de tous côtés, qu'ils me venaient, comme un pantalon, jusqu'à mi-jambe. De bas et souliers, je n'en avais point ; mais je m'étais fait une paire de quelque chose, je sais à peine quel nom lui donner, assez semblable à des brodequins, collant à mes jambes et se laçant sur le côté comme des guêtres ; c'était, de même que tout le reste de mes vêtements, d'une forme vraiment barbare. J'avais un large ceinturon de peau de chèvre desséchée, qui s'attachait avec deux courroies au lieu de boucles ; en guise d'épée et de dague j'y appendais d'un côté une petite scie et de l'autre une hache. J'avais en outre un baudrier qui s'attachait de la même manière et passait par-dessus mon épaule. À son extrémité, sous mon bras gauche, pendaient deux poches faites aussi de peau de chèvre : dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mon épaule, un mousquet, et sur ma tête mon grand vilain parasol de peau de bouc, qui pourtant, après mon fusil, était la chose la plus nécessaire de mon équipage. » (page 183)*

Du fait de la précision des notations, la vie de Robinson finit par s'imposer au lecteur, par le fasciner ; il s'identifie au naufragé solitaire dans la lutte émouvante qu'il mène pour survivre, puis pour, par son labeur, transformer l'île en paradis. Cette possibilité d'identification de l'auteur d'abord, du lecteur ensuite, avec le héros du livre, et le réalisme minutieux sont les qualités les plus importantes du roman, en firent le premier roman moderne, lui donnèrent son immense et universelle popularité.

Le contact de Robinson avec les sauvages permet d'intéressantes réflexions de sa part sur le relativisme interculturel : *« Ma colère s'était tout d'abord enflammée par l'horreur que j'avais conçue de la monstrueuse coutume du peuple de cette contrée, à qui, ce semble, la Providence avait permis, en sa sage disposition du monde, de n'avoir d'autre guide que leurs propres passions perverses et abominables, et qui par conséquent étaient livrés peut-être depuis plusieurs siècles à cette horrible coutume, qu'ils recevaient par tradition, et où rien ne pouvait les porter, qu'une nature entièrement abandonnée du Ciel et entraînée par une infernale dépravation. [...] Quelle autorité, quelle mission avais-je pour me prétendre juge et bourreau de ces hommes criminels, lorsque Dieu avait décrété convenable de les laisser impunis durant plusieurs siècles, pour qu'ils fussent en quelque sorte les exécuteurs réciproques de ses jugements? Ces peuples étaient loin de m'avoir offensé, de quel droit m'immiscer à la querelle de sang qu'ils vidaient entre eux? Fort souvent s'élevait en moi ce débat : Comment puis-je savoir ce que Dieu lui-même juge en ce cas tout particulier? Il est certain que ces peuples ne considèrent pas cela comme un crime ; ce n'est point réprouvé par leur conscience, leurs lumières ne le leur reprochent point. Ils ignorent que c'est mal, et ne le commettent point pour braver la justice divine, comme nous faisons dans presque tous les péchés dont nous nous rendons coupables. Ils ne pensent pas plus que ce soit un crime de tuer un prisonnier de guerre que nous de tuer un bœuf, et de manger de la chair humaine que nous de manger du mouton. De ces réflexions il s'ensuivit nécessairement que j'étais injuste, et que ces peuples n'étaient pas plus des meurtriers dans le sens que je les avais d'abord condamnés en mon esprit, que ces chrétiens qui souvent mettent à mort les prisonniers faits dans le combat, ou qui plus souvent encore passent sans quartier des armées entières fil de l'épée, quoiqu'elles aient mis bas les armes et soient soumises. Tout brutal*

et inhumain que pouvait être l'usage de s'entre-dévorer, il me vint ensuite à l'esprit que cela réellement ne me regardait en rien : ces peuples ne m'avaient point offensé ; s'ils attentaient à ma vie ou si je voyais que pour ma propre conservation il me fallût tomber sur eux, il n'y aurait rien à redire à cela ; mais étant hors leur pouvoir, mais ces gens n'ayant aucune connaissance de moi, et par conséquent aucun projet sur moi, il n'était pas juste de les assaillir : c'eût été justifier la conduite des Espagnols et toutes les atrocités qu'ils pratiquèrent en Amérique, où ils ont détruit des millions de ces gens, qui, bien qu'ils fussent idolâtres et barbares, et qu'ils observassent quelques rites sanglants, tels que de faire des sacrifices humains, n'étaient pas moins de forts innocentes personnes par rapport aux Espagnols. Aussi, aujourd'hui, les Espagnols eux-mêmes et toutes les autres nations chrétiennes de l'Europe parlent-ils de cette extermination avec la plus profonde horreur et la plus profonde exécration, et comme d'une boucherie et d'une œuvre monstrueuse de cruauté et de sang, injustifiable devant Dieu et devant les hommes ! Par là le nom d'Espagnol est devenu odieux et terrible pour toute âme pleine d'humanité ou de compassion chrétienne ; comme si l'Espagne était seule vouée à la production d'une race d'hommes sans entrailles pour les malheureux, et sans principes de cette tolérance, marque avérée des cœurs magnanimes. » (page 204-205)

Intérêt psychologique

Robinson Crusoé, en n'étant qu'un homme moyen qui ne voulait pas mourir, est un personnage exemplaire, qui, travailleur rationnel et efficace, surmonte les extraordinaires difficultés de sa vie sur l'île, qui apprend à s'approprier la nature, la domestique peu à peu, tout en préservant son intégrité humaine au point de faire de sa domination la marque même de son humanité.

Il possède un esprit curieux, avide de savoir, une soif d'aventures, un besoin d'activité, un extraordinaire goût du travail et de l'organisation méthodique, l'«*invincible patience dans la pire misère, l'application infatigable et l'indomptable résolution dans les circonstances les plus décourageantes qui soient*» (Defoe), une intelligence médiocre mais un esprit d'observation très aigu, un formidable savoir-faire artisanal, un orgueil patriotique, une religiosité puritaine souvent hypocrite et surtout pratique qui le rendait plus ferme devant l'acte à accomplir et l'empêcha de désespérer. Il avait comme tout le monde ses moments de faiblesse, de découragement et de crainte devant les dangers qu'il lui fallait courir, et ses moments d'exaltation.

« *Je ne convoitais rien, car j'avais alors tout ce dont j'étais capable de jouir.* » (page 161) ;

Par ailleurs, Robinson est l'homme seul. Prisonnier au secret dans son île déserte, il ne lui suffit pas de survivre matériellement, il doit encore écarter le vertige et la folie de la solitude. Malraux remarqua, dans «*Les noyers de l'Altenburg*», que, seuls, trois livres résistent à la prison : «*Don Quichotte*», «*Robinson Crusoë*» et «*L'idiote*», y voyant les trois solitaires du roman mondial, tous trois séparés des êtres humains, l'un par le naufrage, le deuxième par la folie, le troisième par son innocence, tous trois luttant désespérément pour vaincre la solitude et retrouver les leurs, pour se sentir encore appartenir à la communauté.

Il est vrai que Robinson s'adjoint tardivement la compagnie de Vendredi. Mais il n'est pour lui qu'un sous-homme qui a tout à apprendre de lui, le «sauvage» touché par les «lumières» de la civilisation. Aussi, la sexualité, qui était déjà éludée auparavant («*Là, j'étais éloigné de la perversité du monde : je n'avais ni concupiscence de la chair, ni concupiscence des yeux*» [page 161]), ne se manifeste toujours pas, grave lacune, qui s'explique par le puritanisme de Defoe et qui sera comblée dans différentes robinsonnades plus ou moins grivoises, et, surtout, dans «*Vendredi ou les limbes du Pacifique*» de Michel Tournier.

Et Robinson est un bon chrétien. Cependant, dans ses rapports avec Dieu, il manqua de constance, se tournant vers lui quand il avait besoin de lui, mais ne parvenant pas, dans les intervalles, à respecter la nature et son frère humain. Dans la première année de sa vie solitaire sur l'île, il tomba malade et fit un rêve terrifiant qui altéra sa conscience de sa place dans l'univers et du pouvoir de Dieu sur lui. Cette expérience l'amena à considérer son ingratitude passée et à s'engager dans la piété, la lecture quotidienne de la Bible, mais sans que cela entraîne un changement décisif ou permanent dans son caractère. À travers ses aventures, il connut des moments de conscience et

d'appréciation de Dieu ; mais chacun de ces éclairs de foi s'effaçait quand il redevenait le maître de la situation.

Nombre de ces traits caractérisaient aussi Defoe auquel son personnage ressemblait comme un frère car il vécut en quelque sorte avec lui, s'identifia peu à peu à son lui et lui donna ainsi une vie d'autant plus saisissante. Il n'est donc pas exagéré de dire que le premier roman de Defoe, oeuvre de vieillesse mais aussi oeuvre de la vraie et pleine maturité, résuma en lui toute sa vie, toutes ses expériences personnelles, ses passions, ses opinions et ses aspirations, qu'il constitua en quelque sorte l'aboutissement de toute sa carrière littéraire entreprise, comme journaliste, quelque vingt et un ans auparavant.

Intérêt philosophique

Ce qu'on peut appeler la force Robinson représente une des constantes de l'humanité ; d'où sa valeur éternelle et son éternelle présence. On a pu, en effet, chacun pouvant toujours puiser à son exemple, l'utiliser au gré des systèmes et des siècles, le rêver ou le penser, ce qui prouve l'extraordinaire vitalité mythique de ce premier héros des temps modernes.

Pour Defoe, qui était un puritain, son roman était avant tout une oeuvre chrétienne, Robinson étant pour lui l'exemple parfait de l'homme qui, après avoir « *mené une vie mauvaise, entièrement dépouillée de toute connaissance et de toute crainte de Dieu.* » (page 163), travaille afin d'assurer le salut de son âme, sa réussite étant vue comme une manifestation de la Providence divine qui est célébrée de façon obsessionnelle : « *Souvent je m'asseyais pour mon repas avec reconnaissance, et j'admirais la main de la divine Providence qui m'avait ainsi dressé une table dans le désert. Je m'étudiais à regarder plutôt le côté brillant de ma condition que le côté sombre, et à considérer ce dont je jouissais plutôt que ce dont je manquais. Cela me donnait quelquefois de secrètes consolations ineffables. J'appuie ici sur ce fait pour le bien inculquer dans l'esprit de ces gens mécontents qui ne peuvent jouir confortablement des biens que Dieu leur a donnés, parce qu'ils tournent leurs regards et leur convoitise vers des choses qu'il ne leur a point départies. Tous nos tourments sur ce qui nous manque me semblent procéder du défaut de gratitude pour ce que nous avons. Une autre réflexion m'était d'un grand usage et sans doute serait de même pour quiconque tomberait dans une détresse semblable à la mienne : je comparais ma condition présente à celle à laquelle je m'étais premièrement attendu, voire même avec ce qu'elle aurait nécessairement été, si la bonne providence de Dieu n'avait merveilleusement ordonné que le navire fût dressé près du rivage, d'où non seulement j'avais pu l'atteindre, mais où j'avais pu transporter tout ce que j'en avais tiré pour mon soulagement et mon bien-être ; et sans quoi j'aurais manqué d'outils pour travailler, d'armes pour ma défense et de poudre et de plomb pour me procurer ma nourriture. [...] Ces réflexions me rendaient très sensible à la bonté de la Providence envers moi et très reconnaissant de ma condition présente, malgré toutes ses misères et toutes ses disgrâces. Je dois aussi recommander ce passage aux réflexions de ceux qui sont sujets à dire dans leur infortune : « Est-il une affliction semblable à la mienne? » Qu'ils considèrent combien est pire le sort de tant de gens, et combien le leur aurait pu être pire si la Providence l'avait jugé convenable. Je faisais encore une autre réflexion qui m'aidait aussi à repaître mon âme d'espérances ; je comparais ma condition présente avec celle que j'avais méritée et que j'avais droit d'attendre de la justice divine. » (pages 162-163) - « *Que notre sublime Créateur peut traiter miséricordieusement ses créatures, même dans ces conditions où elles semblent être plongées dans la désolation ! Qu'il sait adoucir nos plus grandes amertumes, et nous donner occasion de le glorifier du fond même de nos cachots ! Quelle table il m'avait dressée dans le désert, où je n'avais entrevu que la faim et la mort ! »* (page 181) – « *Quel guilochis œuvré par la Providence que la vie de l'homme ! Par combien de voies secrètes et contraires les circonstances diverses ne précipitent-elles pas nos affections ! Aujourd'hui nous aimons ce que demain nous haïrons ; aujourd'hui nous recherchons ce que nous fuirons demain ; aujourd'hui nous désirons ce qui demain nous fera peur, je dirai même trembler à la seule appréhension ! J'étais alors un vivant et manifeste exemple de cette vérité ; car moi, dont la seule affliction était de me voir banni de la société humaine, seul, entouré par**

le vaste océan, retranché de l'humanité et condamné à ce que j'appelais une vie silencieuse ; moi qui étais un homme que le Ciel jugeait indigne d'être compté parmi les vivants et de figurer parmi les restes de ses créatures ; moi pour qui la vue d'un être de mon espèce aurait semblé un retour de la mort à la vie, et la plus grande bénédiction qu'après ma félicité éternelle le Ciel lui-même pût m'accorder ; moi, dis-je, je tremblais à la seule idée de voir un homme, et j'étais près de m'enfoncer sous terre à cette ombre, à cette apparence muette qu'un homme avait mis le pied dans l'île ! Voilà les vicissitudes de la vie humaine, voilà ce que me donna de nombreux et de curieux sujets de méditation quand je fus un peu revenu de ma première stupeur. Je considérai alors que c'était l'infiniment sage et bonne providence de Dieu qui m'avait condamné à cet état de vie ; qu'incapable de pénétrer les desseins de la sagesse divine à mon égard, je ne pouvais pas décliner la souveraineté d'un être qui, comme mon Créateur, avait le droit incontestable et absolu de disposer de moi à son bon plaisir, et qui pareillement avait le pouvoir judiciaire de me condamner, moi, sa créature, qui l'avais offensé, au châtement qu'il jugeait convenable ; et que devais me résigner à supporter sa colère, puisque j'avais péché contre lui. Puis je fis réflexion que Dieu, non seulement équitable, mais tout-puissant, pouvait me délivrer de même qu'il m'avait puni et affligé quand il l'avait jugé convenable, que, s'il ne jugeait pas convenable de le faire, mon devoir était de me résigner entièrement et absolument à sa volonté. D'ailleurs, il était aussi de mon devoir d'espérer en lui, de l'implorer, et de me laisser aller tranquillement aux mouvements et aux inspirations de sa providence de chaque jour. Ces pensées m'occupèrent des heures, des jours, je puis dire même des semaines et des mois, et je n'en saurais omettre cet effet particulier : un matin, de très bonne heure, étant couché dans mon lit, l'âme préoccupée de la dangereuse apparition des sauvages, je me trouvais dans un profond abattement, quand tout à coup me revinrent en l'esprit ces paroles de la sainte Écriture : "Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras." Là-dessus, je me levai, non seulement le cœur empli joie et de courage, mais porté à prier Dieu avec ferveur pour ma délivrance. Lorsque j'eus achevé ma prière, je pris ma bible, et, en l'ouvrant, le premier passage qui s'offrit à ma vue fut celui-ci : " Sers le Seigneur, et aie bon courage, et il fortifiera ton cœur ; sers, dis-je, le Seigneur." Il serait impossible d'exprimer combien ces paroles me réconfortèrent. Plein de reconnaissance, je posai le livre, et je ne fus plus triste au moins en cette occasion. » (pages 190-191).

Le roman parut à une époque où la Bible voisinait souvent avec le livre de comptes, et l'originalité de Defoe consista non pas à créer un genre nouveau, mais à concilier deux genres qui existaient déjà : le livre pieux et la relation de voyage. Le roman est marqué par un sérieux biblique, est truffé de réflexions morales (« *Que de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous cherchons le plus à éviter et qui nous paraît le plus terrible, quand nous y sommes tombés soit la porte de notre délivrance, l'unique moyen de sortir de notre affliction?*») et de commentaires théologiques, recèle ces morceaux délicats que sont, par exemple, la conversion, l'extase ou les jeûnes de Robinson.

Mais Defoe fit aussi de son œuvre une glorification de la civilisation britannique que Robinson reconstitue sur son île en instaurant un ordre économique et moral ; un éloge de la classe moyenne en laquelle, avec une intuition historique parfaite, il vit le futur protagoniste du développement social ; une exaltation orgueilleuse des valeurs économiques, morales et religieuses de l'homme blanc qui ont donné sa justification à la domination et à l'exploitation de la nature, à la grande entreprise coloniale des XVIIIe et XIXe siècles. Vendredi, l'esclave et le double de Robinson, le « bon sauvage » qui, bientôt, attendra Bernardin de Saint-Pierre, représente le colonisé, mais l'auteur ne se posa pas le problème de l'inégalité dans la domination sur Vendredi, car, en ce temps, les Européens imposaient leur façon de vivre aux «sauvages», qui, croyaient-ils, ne pouvaient rien leur apprendre.

Mieux encore, Defoe, qui prétendit plus tard que le nom de son héros était dû au fait qu'il avait entrepris une croisade (« *my crusado* »), qui avait déjà écrit des textes pour défendre le libéralisme économique naissant, s'en fit le héraut ici aussi. Sa croisade n'est pas si éloignée qu'on le croit des discours aujourd'hui à la mode, même si ceux-ci refusent le caractère messianique et préférant se dissimuler derrière un paravent de «réalisme». À une époque où la conquête des marchés pourrait seule permettre de remporter la guerre économique, les économistes aiment voir en chacun de nous

des émules de Robison qui incarna avant la lettre la figure par excellence de l'«homo œconomicus ». Ils font des échanges entre le héros et Vendredi une illustration du caractère naturel de l'échange économique, prenant ici la forme du troc. Au tournant du XIXe siècle, Robison favorisa la promotion d'un projet d'autonomie de la société visant à en faire un ensemble de rapports inter-individuels établis à travers le marché. Mais le marché est aujourd'hui en crise, malgré son apparent triomphe, parce qu'il a fini par être délesté de la signification profonde qui en a longtemps permis le développement, et un gouffre sépare ce Robison, qui transforme par son labeur une île en paradis, et la société dans laquelle nous vivons. Et cet abîme se creuse au point de faire du projet économique contemporain l'inverse exact de ce que voulait la pensée libérale naissante. À l'autonomie que Robison avait atteinte sur son île déserte (qui, pour nous, enchaînés par la vie moderne et « dévitalisés » par elle, apparaît comme un moyen de retrouver une vie épanouie et complète) s'oppose, dans l'archipel que constituent toutes les «îles» de notre monde, une hétéronomie radicale.

Enfin, ultime leçon, Robison nous prouve que le labeur journalier a le pouvoir de nous faire retrouver les autres et de nous libérer de l'angoisse d'être seul. On peut renouer avec cette exigence morale sans qu'il faille adhérer au puritanisme radical de Defoe.

Destinée de l'oeuvre

Ce roman, qu'on peut considérer comme le premier roman écrit en anglais, eut immédiatement un grand succès. Des libraires pirates eurent beau contrefaire le volume, d'autres en publièrent des abrégés, les journaux le reproduire en feuilleton, les éditions s'enlevèrent si vite que l'éditeur fut débordé : il dut faire appel à plusieurs imprimeurs pour satisfaire à la demande.

En Grande-Bretagne, il devint une lecture obligée, à côté de la Bible et du "*Voyage du pèlerin*" de Bunyan. Cependant, ce qui plut énormément fut l'aventure, au détriment de l'intérêt profond du livre. Mais observa Jean Prévost : « C'est Defoe, qui, le premier dans les temps modernes, éleva la littérature populaire au niveau des œuvres chères à l'élite. Il prépara la prodigieuse éclosion des romans réalistes au XVIIIe siècle. Il lança le mouvement qui aboutit, avec Richardson, à imposer aux lettrés les goûts de la masse. »

Il a, en effet, suscité l'admiration des meilleurs esprits. Alexander Pope en fit un bref éloge. Jean-Jacques Rousseau, dans l'"*Émile*", remarqua le premier sa valeur pédagogique, y voyant «*le plus heureux traité d'éducation naturelle*», attirant l'attention sur ce qui est l'idée maîtresse de l'œuvre : la lutte de l'homme seul contre la nature, la reconstitution des premiers rudiments de la civilisation humaine, sans autre témoin que sa propre conscience, sans autres moyens que son énergie, son adresse, son ingéniosité ; n'en voulant pas d'autre pour servir de base à l'instruction et à la formation d'Émile. Puis Rivarol et Chamfort mirent l'accent sur « ce livre admirable ».

"*Robinson Crusoé*" est ainsi devenu un des livres les plus célèbres de toute la littérature mondiale, le roman le plus lu : en deux siècles, aucun ouvrage, la Bible exceptée, n'a été tiré à autant d'exemplaires dans le monde entier. Aujourd'hui encore, on le publie régulièrement. Des millions de lecteurs se sont reconnus en Robinson Crusoé. Les illustrations placées dans les éditions pour jeunes ont imposé l'image d'Épinal d'un homme vêtu de peaux de chèvres, nanti d'un haut chapeau pointu et d'un immense parasol, également en peaux, un fusil à la main, un autre en bandoulière, et la ceinture chargée d'une hache, d'un couteau et d'une poire à poudre

Mais ce n'est pas un paradoxe de prétendre que, si ce livre est fort célèbre, il est un des plus mal connus. Étrange destin en effet que celui de "*Robinson Crusoé*" que, conséquence de l'éloge fait par Rousseau, les éditeurs ont depuis longtemps mutilé, déformé et dénaturé pour le mettre à la portée d'un jeune public, en faire avant tout un livre destiné à la jeunesse ! Étrange destin que celui d'un livre qui doit son immense succès à un public pour lequel il n'était pas écrit et à des versions qui sont fort éloignées de celle de Defoe ! C'est au point que le public adulte a négligé et néglige encore un livre qu'il croit fait pour les enfants et que l'ouvrage a ainsi perdu presque toute sa valeur. Il faudrait maintenant que ces adultes reprennent un livre dont la matière et le charme leur paraissent à tout jamais épuisés. Il est en effet on ne peut plus évident que ce roman est bien écrit à leur intention. En

témoignent sa structure et d'innombrables passages dont la compréhension n'est certes pas à la portée d'un jeune public, les uns crus ou même triviaux, les autres édifiants et même métaphysiques. Non contents de mutiler le livre, les éditeurs ont souvent chargé certains de leurs plumitifs de le récrire afin d'en assurer le plus grand succès. Ainsi, peu à peu, le texte original s'est transformé au point de perdre toute relation avec le livre de Defoe. Brochures vendues dans les foires, albums à colorier des kiosques de gare, versions en vers, en mots d'une syllabe, en sténographie : tout fut bon pour répandre le livre !

Après tout cela, que reste-t-il du génie de Defoe et de son texte original? Pas grand-chose ! Il n'a eu que le mérite, bien mince en vérité, d'inventer un titre et une trame : d'autres ont su, mieux que lui, en tirer parti !

Dans certains pays, Robinson Crusoé est devenu un élément essentiel du folklore national : on s'en sert pour monter des pantomimes ou des revues à grand spectacle. Robinson, son île, Vendredi sont devenus des poncifs de la littérature universelle qui font la joie des familles et des directrices de pensionnats !

Enfin, le cinéma, bien sûr, s'est emparé du sujet et l'on en compte aujourd'hui au bas mot une quinzaine d'adaptations : muettes, sonores, en noir, en couleurs, en stéréoscope... Parmi celles-ci, l'une cependant est fort remarquable : c'est le "*Robinson Crusoé*" de Luis Bunuel (1953), avec Dan O'Herlily.

D'autre part, le succès considérable remporté par "*Robinson Crusoé*" eut une autre conséquence : aussitôt après sa publication, il connut d'innombrables imitations, pastiches, suites, paraphrases, pièces de théâtre, parodies, etc., qui constituent un véritable genre littéraire, celui des « robinsonnades », récits d'aventures loin de la civilisation où on utilise les seules ressources de la nature, aventures qui peuvent être plus ou moins extravagantes. Si elles sont maintenant passées de mode, elles connurent leur heure de gloire au début du XIXe siècle. Il suffisait alors d'envoyer une ou plusieurs personnes sur une île déserte, d'y raconter leur existence, et l'on était assuré, même sans aucun talent littéraire, d'un indéniable succès de librairie !

Il est tout à fait impossible de donner une liste des volumes dont l'histoire s'inspire de celle de Robinson Crusoé. Cela n'a au fond aucun intérêt, car ces livres, sauf de rares exceptions, ne méritent pas notre attention. Que ce fût en France, en Allemagne ou en Angleterre, ces romans étaient presque toujours l'œuvre de polygraphes de deuxième zone, tout au plus capables d'apprêter le Robinson Crusoé original à une nouvelle sauce ! Les intentions étaient diverses : on utilisait le thème primitif soit pour démontrer une théorie sociale ou philosophique, soit pour faire intervenir des éléments de merveilleux dans une description réaliste, soit enfin à des fins pédagogiques. La troisième tendance eut de loin le plus de succès.

En Angleterre, en 1727, furent publiés "*The hermit*" par un certain Edward Dorrington (mais généralement attribuée à Peter Longueville), puis "*The adventures of Philip Quarll*", héros quelque peu mystique qui vécut seul pendant cinquante ans, dans une petite île des mers du Sud. En 1751, Robert Paltock raconta la vie et les aventures d'un certain Peter Wilkins, dans une œuvre inspirée à la fois de "*Robinson Crusoé*" et des "*Voyages de Gulliver*".

En France, parurent moins de six mois après la mise en vente de "*Robinson Crusoé*", "*Les aventures et les surprenantes délivrances de James Dubourdieu et de sa femme*".

En Allemagne, parut "*Le Robinson allemand*" de J.- H. Campe (1779), pédagogue et disciple de Jean-Jacques Rousseau, qui transposa dans son livre les leçons qu'il donnait chaque soir à ses pupilles, sous forme d'épisodes de la vie de Robinson, complétés de leçons de morale. Traduit en plusieurs langues, il eut une renommée presque égale à celle de l'original ; en français, il devint "*Le Nouveau Robinson*" (1786).

En Suisse, Johann-Rudolph Wyss tira d'un ouvrage pédagogique de son père, le pasteur bernois Johann-David Wyss, "*Le Robinson suisse*" (1813, nouvelle édition complétée, 1827). On y voyait non un homme, mais toute une famille de six personnes, jetée sur une île déserte. L'intérêt du livre était dû au parti que le père tirait de la situation pour instruire ses enfants dans les différents arts et sciences et à la fois leur cœur et leur esprit. La très large diffusion du "*Robinson suisse*" allait faire connaître la Suisse au loin, mais donner aussi de ses habitants une image qu'il serait hasardeux de trop

généraliser ! Une traduction en fut adaptée pour les petits Français par la baronne de Montolieu (1824), qui donna ensuite une *“Continuation du Robinson suisse”*, que devait piller J.-R. Wyss, pour donner une nouvelle forme à son *“Robinson suisse”* !

On peut citer encore *“Le Robinson des glaces”* (1835) d'Ernest Fouinet, enfin un grand nombre de Robinsons à l'usage de la jeunesse : Robinsons de Paris, du Havre, de Fontainebleau, *“Emma ou le Robinson des demoiselles”* etc. La liste est fort longue qui aboutit au Robinson Crusoe raconté « à ses jeunes amis » par Paul Reboux en 1934.

Au théâtre, une pièce pour tréteaux inspirée de Robinson fut jouée, dès 1721 à la Foire Saint-Germain. En 1805, un *“Robinson Crusoe”*, mélodrame de Pixérécourt, avec musique de Puccini, eut un retentissant succès. 1867 vit la représentation, à l'Opéra-Comique, du *“Robinson Crusoe”* de E. Cormon et H. Crémieux, musique de Jacques Offenbach. Et combien de mélodrames, vaudevilles, opérettes et œuvres fantaisistes telles que *“Robin cru Zoé ou la Méprise sans ressemblance”*, par Gabriel et de Forge (1825).

De véritables créations littéraires ont été données par :

- Jean Giraudoux avec son roman *“Suzanne et le Pacifique”* (1921).
- Michel Tournier avec son roman : *“Vendredi ou les Limbes du Pacifique”* (1968).

En 1966, en hommage au héros de Defoe, l'île chilienne Mas-a-Tierra, située dans l'archipel Juan Fernández, a été rebaptisée île Robinson Crusoe.

Devant le succès remporté par *“Robinson Crusoe”*, Daniel Defoe se hâta d'en écrire la suite :

“The further adventures of Robinson Crusoe”

(1719)

“D'autres aventures de Robinson Crusoe”

Roman

Robinson retourne dans son île, où les colons doivent lutter contre les cannibales. Puis il voyage à Madagascar, aux Indes, en Chine et revient en Europe, après avoir traversé l'Asie de Pékin à Arkhangelsk.

Commentaire

Ce second volume, aussi copieux que le premier, fut publié au mois d'août de la même année 1719, il avait donc été écrit en quelques mois. Sa facture est nettement inférieure. Mais son succès fut aussi grand que pour le premier.

“The serious reflections of Robinson Crusoe”

(1720)

“Les réflexions morales de Robinson Crusoe”

Essai

Defoe y a expliqué le choix du nom Crusoe, précisant que son roman était une croisade (*«my Crusado»*) et qu'il était un appel à conquérir le monde par la religion, *«une guerre qui apporterait un bonheur éternel aux conquérants et une bénédiction éternelle aux peuples conquis»* .

Commentaire

Cet ouvrage fastidieux est resté à juste titre ignoré du public.

‘Memoirs of a cavalier’

(1720)

‘Mémoires d'un cavalier’

Roman

Un jeune gentilhomme anglais, qui a quitté son pays en 1630, consigne ses impressions. Il se rend d'abord en France et en Italie, puis à Vienne où il se joint à l'armée impériale et participe à la guerre de Trente Ans, assistant au siège et au sac de Magdebourg. Après quoi il passe au service de Gustave-Adolphe et prend part à de nombreuses batailles. Gustave-Adolphe étant mort, il revient en Angleterre, s'enrôle dans l'armée de Charles 1er, alors en lutte contre les forces du Parlement ; et jusqu'à ce que s'achève la guerre, en 1646, il participe à de nombreuses batailles, en particulier à celle d'Edgehill, qu'il décrit dans ses moindres détails.

Commentaire

À la suite de l'immense succès qu'avait remporté son premier roman, *‘Robinson Cruséo’*, Defoe publia des autobiographies de personnages imaginaires qu'il donnait pour authentiques. Mais dans ces Mémoires, il plaça les aventures de son héros dans un cadre historique. Nul doute qu'il se servit pour cela de documents appropriés. Mais la hâte avec laquelle il composait ses œuvres l'amena à commettre bien des erreurs et à tomber dans nombre de contradictions et d'invraisemblances. Outre que ce livre est une nouvelle preuve du talent d'un auteur doué de l'extraordinaire pouvoir de donner à l'imaginaire toute la consistance et la couleur du réel, on ne saurait oublier l'importance d'un nouveau genre littéraire. Walter Scott n'eut pas d'autre modèle pour ses romans historiques.

“Captain Singleton”

(1720)

“La vie, les aventures et les pirateries du capitaine Singleton”

Roman

Bob Singleton ne connaît pas sa famille ; enlevé tout jeune par une gitane bientôt pendue en châtiment de ses méfaits, il est élevé par charité dans des écoles paroissiales. Dès que son âge le lui permet, il s'embarque et commence sa carrière de marin. Mais, à cette époque, un navire n'est pas un endroit propice à l'éducation d'un jeune garçon, et il se laisse donc pervertir par ses compagnons. Ayant participé à une tentative de mutinerie, il est débarqué avec eux sur les côtes de Madagascar. Après maintes aventures, son petit groupe atteint la côte africaine, et, à pied, commence une traversée du continent riche en périls de toute sorte. Ils doivent endurer la chaleur dans les déserts hostiles, affronter d'innombrables fauves, passer des fleuves et franchir des montagnes, se heurter à des peuplades sauvages, lutter contre la faim et la soif. Bob les guide car, malgré son jeune âge, son esprit avisé l'a fait reconnaître comme chef de l'expédition ; d'où son nom de « *Capitaine* ». Près de la Côte-de-l'Or, ils découvrent un important gisement du précieux métal ; ils s'y établissent et amassent de grandes richesses jusqu'à ce qu'ils trouvent le moyen de retourner en Europe. Bob revient à Londres. Mais, comme il est sans parents, sans amis, il mène une vie dissolue et gaspille en peu de temps les trésors amassés avec tant de peine. Il reprend la mer. Peu après, en Espagne, il s'enrôle dans une bande de flibustiers qui, sous les ordres d'un certain Wilmot, capture un navire avec lequel ils se lancent à la poursuite de nouvelles prises. Bob se retrouve dans son élément : il participe alors

avec enthousiasme aux plus téméraires entreprises. Des Canaries aux Indes occidentales, de là au cap de Bonne-Espérance et aux Indes orientales, puis vers les îles hollandaises (les fabuleuses îles aux épices), sans cesse il court les mers et capture des navires chargés d'hommes, d'esclaves et de denrées. Un de ces prisonniers, William, grand farceur au solide bon sens, devient son conseiller et l'empêche d'accomplir certains gestes inutilement cruels et lui indique les moyens de se tirer d'affaire en diverses circonstances difficiles. Un jour, son navire est frappé par la foudre ; il y voit un avertissement du ciel et considère son existence passée avec horreur. De pirate il devient marchand. Mais il est pris d'une telle répulsion pour sa fortune mal acquise qu'il ne songe plus qu'à s'en défaire. Dans un esprit de compromis, William lui conseille de la garder pour accomplir de bonnes œuvres. Bob commence donc par en faire bénéficier la sœur de ce dernier, pauvre veuve ayant quatre enfants à nourrir. Quelques années plus tard, étant retourné en Angleterre, il l'épouse.

Commentaire

Écrit un an à peine après *“Robinson Crusoé”*, *“Captain Singleton”* fut le premier d'une série de romans d'aventures, où le réalisme à tendance moralisatrice de Defoe trouva ses meilleurs moyens d'expression. Les aventures et pirateries de Bob, type même de l'aventurier du XVIIIe siècle, puis sa conversion finale et sa vie de bourgeois retiré et considéré sont le reflet de la mentalité d'un pays et d'une époque.

“ The history and remarkable life of the truly honourable Colonel Jacque, commonly call'd Col. Jack, who was born a gentleman, put 'prentice to a pick-pocket, was six and twenty years a thief, and then kidnapp'd to Virginia, came back a merchant ; was five times married to four whores ; went into the wars, behav'd bravely, got preferment, was made colonel of a regiment, came over, and fled with the chevalier, is still abroad compleating a life of wonders, and resolves to dye a general.”

(1722)

“Colonel Jacque”

Roman

Jacque, enfant trouvé qui aurait eu des parents nobles, est un jeune garçon pauvre dans les bas-fonds de Londres. Il entre dans une bande de petits vauriens et, à l'école des plus grands d'entre eux, devient un habile coupeur de goussets. Après vingt-six ans passés dans l'état de voleur, où il se maria cinq fois à quatre catins, il est pris, condamné et envoyé en Virginie. Puis il se consacre à la carrière des armes, va à la guerre, s'y conduit bravement, est même nommé colonel d'un régiment.

Commentaire

Cette œuvre se place au point de vue chronologique après le *“Journal de l'année de la peste”* et *“Lady Roxane ou l'heureuse catin”*. Le roman est très long. La première partie surtout, description réaliste de la vie d'un jeune garçon pauvre dans les bas-fonds de Londres, présente de l'intérêt. À cette partie, une des plus incisives et des plus puissantes qui soient sorties de la rude et réaliste plume de Defoe, font suite d'innombrables aventures de toutes sortes où l'auteur imita quelques-uns de ses autres romans à succès, et chercha à tirer tout ce qu'il put de sa renommée avant qu'elle ne faiblisse et que la faveur du public ne se détourne de lui. Quelques militaires rappellent ceux qui sont décrits dans *“Mémoires d'un cavalier”* ; d'autres semblent vouloir faire suite à la succession des amants de Moll Flanders : comme celle-ci a eu cinq maris, Jacque, lui, prend cinq femmes.

Bien que ce roman soit inférieur aux œuvres précédentes, il eut un grand succès. Defoe était tellement aimé du public qu'il pouvait impunément s'imiter lui-même. De nos jours, la critique s'est intéressée tout particulièrement au récit de la jeunesse de Jacque, établissant un parallèle avec

“*Oliver Twist*” de Dickens : si ce dernier est plus riche en éléments pathétiques, l’œuvre de Defoe a une plus grande puissance réaliste et dépeint plus fidèlement et plus crûment la vérité humaine.

Daniel Defoe, qui était doué d'un sens très aigu des affaires, choisissait toujours des sujets que l'actualité rendait particulièrement suggestifs. Or, en 1721, la peste réapparut en Europe, faisant des ravages en Provence. Et il y avait encore à Londres des survivants de la grande peste qui avait sévi plus d'un demi-siècle auparavant : la « *peste de Londres* », la peste de 1665. Aussi écrivit-il :

“A journal of the plague year, being observations or memorials of the most remarkable occurrences, as well public as private, which happened in London during the last great visitation in 1665. Written by a citizen who continued all the while in London. Never made public before”

(1722)

“*Journal de l’année de la peste contenant des observations et des témoignages sur les événements les plus remarquables publics et privés qui eurent lieu à Londres durant la dernière grande épidémie de 1665 ; écrit par un citoyen qui vécut tout ce temps à Londres, souvenirs encore inédits*”

Roman

Un témoin oculaire, un bourrelier, fait une relation exacte et puissamment évocatrice du fléau qui s'est abattu sur Londres en 1665.

Commentaire

Defoe utilisa les données de la peste de Marseille et de la grande peste de Londres en 1665, s'appuyant sur des témoignages oraux transmis par quelques vieillards, sur des documents d'archives (en particulier “*L’année extraordinaire*” [1603] de Th. Dekker, les textes officiels, les dispositions législatives, les statistiques paroissiales). Surtout, il mit en œuvre son prodigieux talent d’écrivain réaliste, son récit ayant un accent de vérité sobre, mais précis. Ce reportage imaginaire, qui est une étonnante réinvention, atteint à une authenticité tout à fait remarquable et fort impressionnante ; on peut utilement le confronter avec “*Les fiancés*” de Manzoni. Defoe l’écrivit à la première personne, faisant croire, selon son habitude, à de véridiques Mémoires, ce qui fut accepté comme tel par les lecteurs et le resta longtemps. On peut considérer que celui qui tient la plume est un nouveau Robinson que la peste isole chez lui.

En 1970, Ionesco s’en est inspiré pour écrire sa pièce “*Jeux de massacre*”.

“The fortunes and misfortunes of the famous Moll Flanders”

(1722)

“*Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders*”

Roman de 450 pages

Une Londonienne du XVIIIe siècle raconte comment, fille d'une condamnée à mort, laquelle s'était laissé séduire par un gardien pour échapper à la corde, elle était née à la prison de Newgate. Volée par des bohémiens, elle avait été recueillie par la charité publique et mise en apprentissage dans quelque maison de couture. Belle autant qu'intelligente, elle attira l'attention d'une dame riche et fut admise dans cette famille aristocratique. S'y trouvaient deux frères : elle fut séduite par le l'aîné qui la débaucha en la payant tandis que le cadet, sincèrement épris, l'épousa. Mais il mourut peu après. Elle trouva un second mari en la personne d'un négociant. Hélas, ce dernier l'abandonna pour échapper à ses créanciers. Libre à nouveau, elle laissa croire qu'elle était riche, afin de trouver plus

aisément un troisième mari. Celui qui se présenta alors possédait des terres en Virginie. Les époux partirent aussitôt pour ce pays. Moll y découvrit que sa belle-mère n'était autre que sa propre mère, laquelle sortant de Newgate avait été déportée en Virginie. Son mari était donc son demi-frère : elle lui faussa compagnie sans lui dévoiler le secret de sa naissance, et retourna en Angleterre.

À Bath, ville cossue, elle connut de nouvelles amours. Pour la quatrième fois, elle se maria. Son conjoint était, tout comme elle, un aventurier. Tous deux découvrirent très vite qu'ils s'étaient floués mutuellement, chacun ayant fait croire à l'autre qu'il représentait un riche parti. Ils prirent la chose avec bonne humeur. Puis l'aventurier l'abandonna pour se faire voleur de grands chemins.

Par chance, son cinquième mari fut un brave homme. Moll ne demandait pas mieux que d'avoir une vie paisible et honnête. En vain ! Très vite, elle devint veuve. Réduite à la misère, elle s'initia à l'art de voler son prochain. Après de nombreux et fructueux vols, elle fut, un jour, prise sur le fait et échoua dans cette prison de Newgate où elle avait vu le jour. Parmi ses compagnons de captivité, elle retrouva un de ses maris. Condamnée à mort, elle fut graciée et déportée en Virginie avec ce dernier. Là-bas, elle retrouva son fils et passa des années tranquilles. À soixante-dix ans, elle retourna en Angleterre, se repentit de ses fautes et écrivit ses Mémoires.

Commentaire

Ce roman picaresque dont le titre véritable est : « *Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders, qui vit le jour dans les prisons de Newgate et qui, au cours d'une vie riche en vicissitudes, laquelle dura trois fois vingt ans, sans tenir compte de son enfance, fut pendant douze ans une prostituée, pendant douze ans une voleuse, mariée cinq fois (dont l'une avec son propre frère), déportée huit ans en Virginie et qui enfin fit fortune, vécut fort honnêtement et mourut repentie : vie racontée d'après ses propres Mémoires* » fut, selon Marcel Schwob, inspiré par la vie d'une certaine Mary Frith, appelée Moll la coupeuse de bourses (1584-1659), une prostituée et voleuse londonienne dont le récit des aventures, publié en 1662, avaient fait du bruit en Angleterre. Tout le livre est censé avoir été écrit en 1683. Selon son habitude, Defoe prétendit publier des Mémoires authentiques, par goût de la mystification ou plutôt pour satisfaire à ce sens du réalisme qui le poussa toujours à faire croire à la vérité absolue de ce qu'il racontait. Il fit naître son personnage dans la prison de Newgate qu'il connaissait bien, pour y avoir été incarcéré lui-même.

Cette œuvre, la plus volumineuse et la plus achevée de Defoe, et aussi la plus attrayante. On peut y voir le premier roman de mœurs de la tradition narrative anglaise. Le récit des déchéances successives de la malheureuse Moll, de sa lutte pour vivre, prend souvent un ton fort pathétique. Mais la vérité essentielle du livre tient davantage dans la personnalité de cette femme, faite à la fois de faiblesse, d'abandons et d'une volonté acharnée de ne pas mourir, que dans les intentions morales affichées par Defoe qui font un peu hors-d'œuvre.

“*Moll Flanders*” obtint du public un accueil des plus favorables : éditions populaires, suites et contrefaçons se multiplièrent à l'envi dans toute l'Angleterre. Rien n'a vieilli dans cet ouvrage : le rude réalisme de Defoe, sa verve et sa vitalité presque animale triomphent d'un bout à l'autre. La preuve nous en est fournie par les nombreuses traductions modernes qui en ont été faites : celle de Marcel Schwob en France et celle de Cesare Pavese en Italie, par exemple.

“Lady Roxana or the fortunate mistress”

(1724)

“*Lady Roxane ou l'heureuse catin*”

Roman

Née à Poitiers, de parents protestants, Roxane est venue en Angleterre en 1683 avec ses parents qui fuyaient devant la persécution. Très belle, elle épouse à quinze ans un riche brasseur. Après huit ans d'une vie assez brillante, son mari prend la fuite pour éviter la faillite. La jeune femme est réduite à la misère. Elle confie ses enfants à ses beaux-parents et devient la maîtresse de son propriétaire, sa

servante, Amy, jouant le rôle décisif de l'entremetteuse. Le couple est parfaitement assorti et va s'établir à Paris, où Roxane devient rapidement célèbre pour sa beauté. Son amant est assassiné et elle tombe dans les bras d'un prince de sang avec qui elle voyage en Italie. Pris de scrupules religieux, le prince l'abandonne. Elle gagne alors la Hollande où elle séduit un brave marchand qui l'épouserait volontiers si elle ne préférerait couronner sa carrière en devenant la favorite du roi d'Angleterre Charles II. Après bien d'autres aventures, Roxane, qui a maintenant passé la cinquantaine, rêve d'un repos mérité. Pour se donner un air respectable, elle vit en compagnie d'une vieille fille. Elle retrouve son marchand hollandais et l'épouse. Mais le scandale manque d'éclater lorsque survient sa fille qui menace de révéler le passé agité de sa mère. La fidèle servante de Roxane pousse le zèle jusqu'à vouloir assassiner l'intruse. Les dernières lignes du roman sont obscures et bâclées, et l'histoire demeure inachevée.

Commentaire

En publiant ce roman de forme autobiographique qui dépeint la vie d'une aventurière de grand style, Defoe entendait exploiter le succès commercial de *"Moll Flanders"*. Il a apporté un soin tout particulier à rendre vraisemblable sa première chute. Pour éviter les ennuis politiques, il ne parla de l'intrigue avec le roi que sur un ton mystérieux, mais pourtant transparent. L'édition de 1743 contient une conclusion apocryphe. À diverses reprises, d'autres dénouements ont été proposés, mais la critique ne les a pas retenus. On peut donc considérer *"Lady Roxane"* comme une œuvre à coup sûr géniale, mais incomplète. On y trouve d'énormes erreurs historiques : Charles II, par exemple, qui mourut en 1685, pouvait difficilement être l'amant de Roxane. Cependant l'intrigue rebondit constamment, et le roman a de la vie, de la puissance et offre un réel intérêt dramatique. Par son immoralité foncière, par son énergie indomptable, Roxane est une créature d'une extraordinaire vitalité.

La grandiose impudeur de cette prostituée de haut vol, de cette aventurière de grand style, explique l'éclipse que connut l'œuvre durant l'époque victorienne : on préférerait alors les personnages émouvants de Dickens à ceux, plus violents et brutaux, de Defoe.

"A general history of the pirates"

(1724)

"Les chemins de fortune"

Essai de 448 pages

La piraterie fut une autre société, comme un monde à l'envers, avec sa cohérence, ses règles, sa culture propre et son organisation sociale, une société de transgression, et pour cela même nécessairement instable, menacée de l'extérieur par l'ordre social honni et de l'intérieur par les penchants libertaires de ses membres, son destin se jouait sur sa capacité à s'autoréguler. Avant le départ, ils rédigeaient la « constitution » du bateau qui définissait les règles de conduite, le partage du butin et la distribution de l'autorité. Un capitaine était élu qui toutefois restait soumis au strict contrôle de l'équipage dont un « quartier-maître » assurait les intérêts. Leurs bateaux avaient pour noms "Delight", "Revenge", "Delivery", "Good-Fortune". Au moment de l'arbordage, ils hissaient le "Jolly Roger", le drapeau à la tête de mort. Ils juraient : « Que je sois damné si je donne ou demande quartier. » Entre 1716 et 1726, ils étaient environ cinq mille, à sillonner la mer des Caraïbes. La majorité d'entre eux se recrutait parmi les équipages des navires marchands, qui jusqu'alors frustrés, entre désertion et rébellion, voulaient ainsi échapper à leur malheureuse condition.

Véritable galerie de personnages, *"Les chemins de fortune"* se présentent comme de saisissants reportages. Respectant la chronologie, l'ensemble permet de déceler les liens entre les différents équipages, tout en incluant quantités de détails : informations géographiques, menus et recettes, comptes rendus de procès.

Dans leur sillage d'effrois et de ténèbres, nous suivons Rackham-le-Rouge, Mary Read la belle travestie, Bellamy, Edward Teach surnommé Barbe-Noire et qui, au moment du combat, éclairait sa

barbe de deux mèches allumées et fixées sur les bords de son chapeau. Nous apprenons aussi qu'ils remettaient parfois des reçus aux navires rançonnés : « Ceci est pour attester par-devant qui de droit que nous Gentilhommes de fortune avons reçu huit livres de poudre d'or, pour la rançon du navire "Hardey", commandé par le capitaine Dittwitt, dont nous avons donné quittance. Signé par nous le 13 janvier 1722 Bart. Roberts Harry Glasby. »

À travers toutes ces péripéties, '*Les chemins de fortune*' éclairent un des grands mythes de la révolte humaine. « *Et chaque révolte éclaire un moment de l'Histoire.* »

Commentaire

Le livre fut publié sous le nom d'un certain capitaine Charles Johnson, et ce ne fut que deux cents plus tard qu'on découvrit que Daniel Defoe en fut le véritable auteur.

'The complete English tradesman'

(1725)

'Le parfait négociant anglais'

Essai

Defoe exposa ses vues originales sur l'influence et les droits de la moyenne bourgeoisie, sur la place qu'elle occupait dans la vie nationale, sur son sens des valeurs et de la liberté même. Il contestait les privilèges de l'aristocratie qui semblait, depuis la Restauration, seule digne de retenir l'attention des écrivains. Il démontrait, comme il l'avait déjà fait génialement dans ses livres précédents, que les bourgeois et le peuple sont, pour celui qui les connaît bien, d'excellents sujets de romans et la source de maints chefs-d'œuvre. Même le commerce peut avoir une place prépondérante en littérature.

Commentaire

Ce fut l'œuvre la plus importante des dernières années de Defoe. Pleine d'enseignements, elle abonde en sagesse pratique. Son style populaire, particulièrement choisi et éloquent, sa vivacité, son allure amusante l'ont fait considérer comme un chef-d'œuvre. C'est bien à tort que Lamb l'accusa d'être une source de corruption pour les Anglais. Il s'y trouve des idées modernes, vues par un homme sage qui observait en maître la société de son temps.

"A tour thro' the whole island of Great Britain

(1724-1727)

"En explorant toute l'île de Grande-Bretagne"

Essai

Sous forme de treize lettres écrites à l'intention des ministres du roi et des commis voyageurs, toute l'île de Grande-Bretagne est répertoriée, détaillée, fichée. L'auteur s'indigne de la contrebande d'huîtres à Faversham, montre les troupeaux de dindes du Suffolk en marche vers Londres et la vieille dame du Yorkshire que l'on conduit à l'église dans une carriole traînée par six bœufs... À l'occasion, il se fit urbaniste ou démographe. Rien ne lui était étranger, que ce soient les asiles de fous, les thermes de Bath, l'état des routes, les monuments historiques, les circuits du cabotage, les bœufs brun-rouge du Kent aux cornes tournées vers l'intérieur ou l'art de la conversation. Sa méthode est simple, positive : « *L'explication ne trouve pas place dans cet ouvrage, lequel relate le fait plutôt que la cause et décrit ce qui est, non pourquoi il en est ainsi.* » La morale de la fable ne l'est pas moins : « *Sans argent, un homme est un rien du tout, à Turnbridge comme ailleurs.* »

Commentaire

Ce livre étrange, conçu comme un guide touristique avant l'heure, est une Odyssée pragmatique, une Bible de l'import-export, un de ces documents dont rêvent les historiens.

Si Defoe parle de « *toute l'île de Grande-Bretagne* », c'est qu'elle venait de naître, que la Grande-Bretagne était une nation en fusion : il n'y avait que dix-sept ans que l'Écosse était officiellement rattachée à l'Angleterre. Soumise une première fois par Cromwell dans le cadre d'un Commonwealth ébauché, la province brumeuse où bataillaient les clans avait vu dans la restauration des Stuart une garantie d'indépendance. Un seul roi mais deux parlements : telle était la situation jusqu'en 1707. Et, de fait, à l'époque où écrivit Defoe, en 1724, cette terre aride et mal connue était encore un mythe. Dans ces régions désertiques où le commerce n'imposait pas encore sa loi, il n'y avait guère vendre que des fantômes. Il contribua à dissiper ces brouillards tenaces, plaida pour la formation d'une conscience nationale, y contribua car il fut écouté ; et son essai se vendit bien.

En 1731, survint assez mystérieusement la mort de Daniel Defoe.

Enfant de la moyenne bourgeoisie, il dénonça la corruption et la décadence de la noblesse terrienne, et exprima les aspirations économiques et politiques de sa classe. Mais il resta un déclassé. Pis, il était affublé d'une tare physique : une verrue au menton.

Dépourvu de culture classique, il sut réunir, en bon spécialiste de l'universel, un vernis de géographe, un penchant pour l'ethnologie, un regard de sociologue, un œil de photographe, des vellétés de réformateur, des curiosités de naturaliste, une habileté d'homme du monde, une teinture de moraliste, une précision de diplomate. Doté de bagout et de prestance, d'une personnalité complexe, d'une curiosité à l'égard de tout ce qui est humain et d'une riche expérience, il la transmet dans ses romans, dans une langue simple, directe, concrète.

Il cumula les vocations :

Le commerçant qu'il fut s'est toujours comporté et considéré comme un négociant des lettres, travaillant à la commande et dans le but avoué du gain immédiat. Il garda le goût des statistiques et des énumérations, le désir de spéculations fructueuses et d'échanges commerciaux enrichissants. Bien avant Adam Smith, il exposa et mit en pratique les grands principes de l'économie politique capitaliste, selon lesquels ce qui est bon pour l'intérêt général est bon pour tous. Et, en particulier, pour lui.

Fonctionnaire zélé, il donna à l'espionnage industriel et politique ses lettres de noblesse.

Au politicien nous devons les appels à la tolérance, la glorification d'un régime « *de paix et d'union* », l'amour de la liberté dans l'ordre et le patriotisme à toute épreuve.

Parcourant le présent au grand galop des chemins boueux de l'outre-Manche, il fut l'encyclopédiste de son temps.

Non content de ses talents de pamphlétaire, il inventa comme en se jouant le journalisme moderne, ayant, durant sa vie, collaboré à vingt-six périodiques.

Surtout, la soixantaine venue, il inventa par mégarde le roman britannique avec « *Robinson Crusoé* » auquel il dut sa gloire et qui est devenu l'un des mythes les plus populaires de la littérature moderne.

Celui qui aurait voulu être un pasteur non conformiste, s'il dut chercher avec la morale des accommodements dans son existence personnelle, manifesta un certain amour du prêche, encombra ses œuvres de développements édifiants et didactiques qui apparaissent comme une surcharge bien oiseuse. Le thème général en est la lutte pour la vie toujours soutenue par une confiance inébranlable dans ses forces, dans son bon droit, dans un Dieu à la mesure de l'être humain et qui veut bien secourir celui qui fait les premiers pas. Il ne cessa d'exprimer ses haines religieuses : haine du paganisme, du déisme, de l'athéisme, du pape, de l'Inquisition et du diable aussi.

Il écrivit plus de cinq cents œuvres (pas toujours d'attribution sûre), l'édition complète en langue anglaise de ses œuvres comptant quarante volumes réunissant plus de trois cent cinquante titres. Ce sont des articles de journaux des pamphlets, des poèmes satiriques, des essais, des romans. Maître de la prose narrative, il était servi par un don d'observation aigu, une extraordinaire attention aux

éléments circonstanciels, un choix perspicace du détail vivant, une écriture toujours directe et vive, tous avantages qui lui ont permis de transformer, par un effort conscient, une relation minutieuse de la réalité en une oeuvre d'art.

À suivre la biographie de ce polygraphe impénitent on se demande comment une vie d'homme put être aussi remplie. Comme pour donner par avance raison à Marx, dans cette époque où on en était encore à l'accumulation primitive du capital, il accumula tout : les faits, les gestes, les scandales, les mots.

Il fut un grand homme sans le savoir. Il est un génie unique dans la littérature mondiale.

À l'époque victorienne, son oeuvre, comme toutes celles de son temps, connut une éclipse temporaire. Si l'on excepte "*Robinson Crusoé*", la résurrection de ses oeuvres est un fait récent et, aujourd'hui, il est considéré comme un romancier de premier ordre.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)